
ANTHROPOPOIÉSIS ET ÉTHIQUE DE LA SCIENCE

CLAUDE BLANCKAERT

Le pathos moralisateur et souvent nihiliste des *Science Studies* correspond à une crise de légitimité sociale de la technostrucure contemporaine. Le travail de l'historien s'en trouve affecté. La science dorénavant fait peur, on la juge aliénante et dangereuse. L'inquiétude des représentations annule le pacte de confiance tacite qu'entretient traditionnellement la société avec sa recherche professionnelle. Si l'exigence éthique actuelle incline au diagnostic social, l'historien devient partie prenante d'un devoir de mémoire collectivement assumé. Car les exactions qu'on reproche à la médecine, la biologie ou les sciences humaines ne datent pas d'aujourd'hui. Tout en affirmant une stricte neutralité vis-à-vis des pesanteurs morales, politiques ou religieuses qui règlent la vie sociale, la science a activement contribué, tout au long de son histoire, à forger des images tendancieuses de l'homme. Elle a assigné des limites objectives à la liberté, l'égalité et la fraternité des hommes en prétendant transcrire la réalité des choses. Elle a, par exemple, accrédité en bonnes raisons eugéniques ou darwiniennes l'idée qu'il existe une hiérarchie naturelle, qu'elle s'exerce aux niveaux divers des individus, des sexes, des classes, des races ou des cultures. Or ces représentations valorisées, ou dévalorisées selon les cas, donnaient une normativité instrumentale à des pratiques extra-scientifiques de type politique, économique, juridique qui pouvaient, à leur tour, s'autoriser de ses savants verdicts.

Cette considération n'est pas nouvelle. On sait, depuis Bacon, que le pouvoir se sert du savoir. Mais l'histoire des sciences multiplia longtemps les restrictions en adoptant le style de défense forgé par les scientifiques eux-mêmes pour se mettre à l'abri de telles imputations. Dans un cas, on isolait des épisodes particulièrement douloureux ou scandaleux montrant l'implication directe du monde académique dans des pratiques discriminatoires dont notre présent avait fait justice. La science « normale » gardait alors son autorité et l'*ethos* ostentatoire de la science désintéressée s'en trouvait renforcé. Dans un autre cas, on considérait que la science est globalement « positive » et n'est en rien coupable des usages pernicieux auxquels on l'a « pliée ». Quand elle se caricaturait elle-même, la faute en revenait toujours au contexte idéologique, à la mainmise politique sur l'appareil de production. Par de telles dénégations, les scientifiques refu-

CNRS-Centre Alexandre Koyré, Paris. / blanckaertmc@wanadoo.fr

Dernière collaboration en *Ludus Vitalis* : "La mesure de l'intelligence", vol. II, num. 3, 1994, pp. 35-68.

sent souvent de penser les conséquences induites de leur magistère intellectuel. Ils soulignent leur opiniâtre recherche de la vérité au service du bien commun. C'est là un point aveugle de l'auto-promotion de la science qui consiste à dégager les scientifiques de leur vraie responsabilité sociale.

Cependant, loin de donner raison à cette division commode entre une science qui relèverait de sa seule juridiction et des idéologies qui seraient extérieures et menaçantes, les travaux historiques récents indiquent que la science nous renvoie notre image, ce qui revient à dire que la société a la science qu'elle mérite, dans ses grandeurs comme dans ses démissions. Le propos n'est pas de décerner un blâme moral mais de comprendre comment s'opère l'insertion active de la science dans le monde, réputé passionnel, des valeurs sociales. Les savants des siècles passés ont fait parfois prévaloir des inquiétudes de citoyens vigilants. Ils cautionneront le contrôle « bureaucratique » visant des groupes sociaux marginalisés par leur race, leur genre ou leur condition d'existence, en se présentant paradoxalement comme des humanistes conscients de leur rôle éclairer. Quand il questionne la science sous l'angle de ses « engagements », l'historien ne cherche nullement à donner l'image d'une relation unilatérale entre une science dominatrice délivrant des arrêts et une société qui s'y fonderait. Il met en lumière des interrelations complexes. Son éthique propre est celle de la « démonstration ». Toutes les études montrent que la compétence reconnue à la science d'édicter des normes est historiquement indissociable d'une structure sociopolitique capable de l'instaurer dans ses effets de vérité. L'héroïsation des savants bienfaiteurs de l'humanité, la création de conseils de « sages » n'existent que par la complicité active d'une société ou de ses relais médiatiques. Il serait alors inutile de dire que nous subissons la dictature d'une oligarchie scientifique autoproclamée, comme l'ont affirmé certains philosophes identifiant sciences de l'homme et nouvelle barbarie. Mais il serait tout aussi arbitraire, à l'inverse, d'épouser la thèse forgée de l'intérieur même de la science et qui consisterait à postuler sa dimension bénéfique et progressive. C'est de ce point de vue complaisant qu'on a pu invoquer les « détournements » de la science par la politique et dont les scientifiques ne seraient en rien complices.

Analyste d'un passé qui ne se répète pas, l'historien semble pourtant prisonnier d'une fausse alternative. Il peut, en effet, tirer le meilleur parti d'une posture accusatrice et s'installer dans un rôle avantageux de garde-fou moral ou bien faire montre de relativisme en incriminant des mentalités sans âge. Or, l'amalgame comme l'attitude neutraliste sont pareillement critiquables. L'éthique de « démonstration » définit bien le rôle pédagogique de l'historien dans ces domaines contentieux. Quand il se confronte aux multiples visages d'un antihumanisme savant *socialement consenti*, il doit examiner l'état des opinions et expliquer les circonstances tant matérielles que symboliques qui confèrent à l'homme de science un pouvoir de dire ou de faire proprement exorbitant, sans contrepartie démocratique. Sans verser dans l'anachronisme, le regard moderne permet de mettre en perspective les transformations historiques du partage

entre licite et illicite et, généralement, de l'éthique de la recherche professionnelle. Je ne suggère pas qu'on multiplie les interprétations moralistes des œuvres scientifiques du passé. De telles lectures tendent toujours à substituer des jugements de valeur à l'explicitation des déterminations socioculturelles qui dessinent, à telle ou telle époque, un horizon de choix scientifiques ou le principe de leur limitation. Historiquement traités, des mots comme « racisme » ou « eugénisme » n'ont d'ailleurs pas de contenus sémantiques stables. La lecture moralisante tend à les réifier. J'aurai même tendance à penser que loin d'inquiéter le scientifique sur son terrain, l'historien moralisateur le confirmera dans ses prérogatives parce que le scientifique actuel, sachant bien qu'il n'est pas raciste ou eugéniste (sous-entendu à la manière des savants du XIX^{ème} siècle), aura de bonnes raisons de croire que tout est bien dans le meilleur des mondes scientifiques possibles.

La critique historique du passé aura ainsi pour contrepartie la bonne conscience du présent et, sous cette forme jugée, elle n'ajoutera qu'un « supplément d'âme » à une science qui se déclare d'ordinaire indifférente à ses présupposés comme à ses « détournements » idéologiques. D'évidence, le problème n'est pas de dénoncer la science dont les capacités autocritiques sont hors de doute, mais d'une part, de mettre à jour des liens oubliés, et d'autre part, de situer l'activité scientifique dans sa perspective la plus large. Dans la plupart des dossiers litigieux, on ne saurait assigner ce qui, de la science ou de la politique, assura en premier lieu la promotion du racisme, du darwinisme social ou des doctrines héréditaristes. Dans ces cas précis, le noyau dur de la théorie est indistinctement scientifique et politique. Et les solidarités sont si bien tissées qu'on ne saurait dire si nous avons affaire à des savoirs, des technologies du corps social ou des placages idéologiques. En 1889, l'anthropologue Léonce Manouvrier suggéra le mot « anthropotechnie » pour désigner, par analogie avec la zootechnie des éleveurs, l'ensemble des arts inspirés par la science « qui ont pour but la direction des hommes ». Une histoire des anthropotechnies reste à faire. Elle nous mettrait en demeure d'envisager ces liens non plus sur un mode ponctuel mais véritablement constitutif dans une longue durée de la science occidentale. A travers les disciplines du corps et de l'esprit, individuel ou collectif, science et idéologie se captent mutuellement et se conditionnent. On ne peut pas parler de « récupérations » ou de parasitage selon les métaphores externalistes entendues, mais bien d'une configuration culturelle qui soutient ensemble la production des représentations de l'homme et l'élaboration du paradigme scientifique.

Dès que la science est comprise comme une entreprise de connaissances socialement orientée, la lecture moraliste perd son privilège. Il suffit de rappeler que nous n'avons pas besoin d'une idée scientifiquement justifiée de ce qu'est l'humanité pour concevoir clairement quel type d'agissements recouvre historiquement le concept d'inhumanité. C'est un premier point. Le second point est plus heuristique et il peut organiser le champ des études historiques des sciences dites « de l'homme ». Toutes

ces disciplines sont manifestement porteuses d'une contradiction éthique. Leur rationalité technique indéniabre repose en effet sur l'asymétrie des positions : vous avez d'un côté le *sujet* actif de la recherche, le biologiste, l'ethnologue ou le psychologue, qui énonce des jugements de faits et de valeur sur ses semblables et de l'autre l'*objet* passif de son savoir, soumis à l'enquête et à ses tests quantitatifs. Tous deux sont également hommes et ils le sont au même titre. De quel droit peut-on alors exciper pour distinguer si bien l'Agent de son « Patient » ? La plupart des sciences de l'homme ont succombé à leur alibi positiviste et à cette chosification de l'autre à travers l'anonymat des chiffres, l'évaluation et le classement des aptitudes, des conduites adaptées, etc. Par leur postulat objectiviste, elles ont voulu se hisser à la hauteur des sciences nomothétiques. Or cette contradiction éthique dessine un projet de recherche historiographique. Nous devons étudier sa genèse au moins sous trois points de vue.

1) Nous devons réfléchir à la lente émergence dans les sciences humaines d'un monopole d'expertise commis aux décisions politiques dans la forme même de sa prétendue objectivité. C'est-à-dire examiner les modalités concrètes de leur accession au monopole du sens, tout particulièrement en ce qui regarde le gouvernement des hommes.

2) Nous devons étudier d'une manière systématique la naturalisation du phénomène humain, qui se révèle la condition première de ces bio-politiques. Ce problème est si important qu'il me paraît la clé d'intelligibilité du divorce actuel entre science et société. Car si le procès historique de cette naturalisation de l'homme est dorénavant instruit, il faut encore rappeler que la résurgence de modèles réductionnistes depuis la sociobiologie jusqu'aux neurosciences, nourrit la vigilance avec le désaveu.

3) Une histoire positiviste nous avait habitués à considérer que les sciences humaines s'étaient déterminées contre l'idée de nature humaine. Mais le « souci » de l'homme, de ses intérêts « sacrés », autant d'*a priori* définitionnels, ont accompagné l'accession des disciplines à la positivité. C'est en définitive la compréhension du monde moral moderne qui est en jeu à travers la construction du sujet psychologique, la prévisibilité des actions humaines, la rationalisation gestionnaire de la vie sociale, etc. Il s'agit d'objectivations globales qui parlent toutes de l'homme et de ses « usages ». Elles se modifient historiquement mais elles nous renvoient toujours une image de soi et des autres. Les hommes, disait Michel Foucault, « n'ont jamais cessé de se construire eux-mêmes ». En bien ou en mal, les sciences participent également à cette activité de production de l'humain et à sa métamorphose. On peut donc affirmer que leur histoire contribue, à son échelle d'expérience propre, à la systématisation de ce thème que les ethnologues appellent l'*anthropopoïésis*, la fabrication de l'humain dans la culture.